

Cette seconde livraison¹, consacrée au travail et à la circulation des savoirs techniques dans la Chine prémoderne, se concentre sur les trajectoires individuelles de trois experts, au sens que nous avons déjà donné à ce terme : ceux qui sont en position de produire, de diffuser et de hiérarchiser les savoirs et les savoir-faire au sein de la société, en s'appuyant sur l'autorité et le pouvoir qu'ils secrètent. Avant d'en venir au contenu de ces articles, rappelons le sens de notre démarche.

Convaincus que les stratifications et les hiérarchies sociales ont toujours dépendu de savoirs, dont l'évolution et les modalités de circulation constituent un puissant moteur du changement historique, nous avons conduit notre enquête à partir de la perception qu'en avaient les lettrés. Trois types de circulation, difficilement séparables, ont servi d'axes à notre travail : une circulation géographique, liée à l'enracinement local des savoirs et des savoir-faire ; une circulation sociale, qui structure des groupes et hiérarchise ces savoirs ; une circulation intellectuelle, qui relie les savoirs tout en définissant des champs de compétences. Le travail sur l'action individuelle des lettrés, des fonctionnaires ou de simples intermédiaires a permis d'aborder plus précisément ce dernier axe de notre enquête collective.

Sans prétendre cartographier les savoirs ou les savoir-faire, notre travail vise ainsi à déterminer les conditions dans lesquelles se sont dessinées les frontières entre ces champs de compétences et de là les aptitudes professionnelles. En effet, s'il est indispensable de décrire l'apparition et le développement d'un savoir quelconque sur le plan technique, l'analyse du groupe qui le produit conduit à envisager le partage de ce savoir entre ses membres comme la mobilisation collective d'une ressource sociale : c'est là un des fondements de toute culture professionnelle. Or, si l'analyse par culture professionnelle découpe les compétences en champs distincts, l'analyse sociale cherche, pour sa part, à retrouver ce qui relie les savoirs et les savoir-faire.

Nous nous sommes donc efforcés de reformuler, à partir de l'expérience chinoise, la question des frontières entre savoirs et pratiques spécialisés. En mettant à distance, grâce à cette expérience historique particulière, les cadres imposés par les disciplines scientifiques ou techniques ainsi que les professions telles qu'elles se sont institutionnalisées aujourd'hui, il devient possible, pour autant qu'on admette cette métaphore, de montrer que ces frontières ne sont pas des lignes mais des zones. Manifestement, ces zones favorisent la coexistence et la mobilisation de plusieurs rationalités chez ceux qui se présentent comme les porteurs de ces savoirs et de ces savoir-faire : les experts. Ce second volume vise à lever ce coin du voile.

1. Voir le n° 2, 2010, *Travail et savoirs techniques dans la Chine prémoderne. 1. Transmission et expertise lettrée*.

Le présent dossier s'ouvre en revenant sur le patronage impérial, dont on a déjà vu qu'il avait été un facteur politique décisif dans la sélection et la transmission des savoirs nouveaux et des techniques censées venir de la pratique. S'il est apparu également que la circulation des discours techniques ou savants entre la cour, les fonctionnaires et les lettrés en dépendait largement, Zhao Bing révèle qu'il a joué un rôle crucial dans l'émergence et la consolidation des savoirs spécialisés sur la céramique. Grâce à une lecture attentive des archives du Palais dans le cadre du travail qu'elle mène depuis plusieurs années sur Tang Ying (1682-1756), Zhao Bing est capable de recomposer les multiples facettes d'un personnage complexe, dépendant héréditaire attaché à la Maison impériale, premier expert reconnu en matière de céramique impériale et l'un des plus grands intendants de la manufacture de Jingdezhen, dans le Jiangxi, où il est resté en poste durant près de trente ans. Toute la force de l'analyse proposée ici est de mettre en lumière comment, à la suite des multiples ajustements qu'il a été capable de faire concourir, entre les décisions de l'empereur, les exigences des élites locales de Jingdezhen et les attentes des producteurs eux-mêmes, Tang a réussi à distinguer progressivement le champ de ses compétences techniques de celui de ses compétences administratives. C'est dans ces tensions et ces litiges en effet que Tang construit sa stature d'expert en imposant son autorité politique et sa compétence technique. Grâce au lien qu'elle établit entre les codifications des procès de production de la céramique impériale, décrites dans le cadre de la manufacture du Jiangxi, et celles des goûts à la capitale, sous le patronage des empereurs mandchous, Zhao Bing souligne là encore que l'expertise émerge de demandes variables, soumises aux trois échelles de la cour, de la société locale ou du réseau national de l'administration.

Les deux autres contributions touchent au domaine des savoirs médicaux et des pratiques de la médecine, d'abord dans la Chine de la fin des Ming, dont la dynastie disparaît en 1644, puis ici dans la France du premier vingtième siècle, lorsque prend la greffe d'un savoir chinois, l'acupuncture. Frédéric Obringer saisit l'irruption des grandes épidémies dans le bel ordonnancement des discours médicaux et des pratiques normalisées, tragiquement impuissants : il propose de suivre la déstabilisation durable de ces savoirs à travers les propositions d'un lettré iconoclaste, Wu Youxing (*fl.* milieu du xvii^e siècle), d'autant plus intéressantes qu'elles-mêmes dressaient un diagnostic technique de l'échec, sans pouvoir pour autant s'imposer comme une alternative crédible. Ses théories s'avèrent impuissantes à faire école et donc à restructurer une part de l'édifice médical. Wu Youxing, critique de l'expertise médicale, échouait à imposer un savoir susceptible d'être reconnu par ses pairs. Le peu d'efficacité concrète de ses propositions est sans doute à l'origine de cet échec. Cependant, après tout, leur inefficacité thérapeutique était partagée par l'ensemble des solutions sanitaires de l'époque. C'est la raison pour laquelle Frédéric Obringer insiste surtout sur l'incapacité de Wu à susciter dans la crise générale du xvii^e siècle un mouvement d'adhésion autour de ses idées, susceptible de renverser les anciens paradigmes. La relative faiblesse de leur impact les condamne à rester une curiosité dans l'histoire de la médecine.

Le contraste est saisissant avec le cas analysé par Lucia Candelise : c'est en expert clairement extérieur à la profession médicale que George Soulié de Morant (1878-1955) est capable, malgré les attaques venues de son propre entourage, de faire accepter durablement une technique proprement inconnue, peu fondée scientifiquement. Candelise

montre que, sans restructurer le milieu professionnel médical, Soulié sait percevoir son attente, et profiter d'un environnement social et d'un contexte historique favorables pour apparaître comme porteur d'une expertise. C'est autour de son savoir, partiellement contrôlable, que peuvent se recomposer une part des pratiques et des connaissances déstabilisées ici par les tensions inévitables entre le discours normalisé de la médecine scientifique et l'efficacité thérapeutique. L'examen des phénomènes d'acculturation de l'acupuncture en Europe est évidemment une autre illustration des modalités de circulation géographique des savoirs, cette fois entre des aires culturelles. Chacune de ces deux contributions a là-encore le mérite d'attirer l'attention sur le contexte de la réception des savoirs nouveaux, plus précisément sur les failles du discours médical.

Même si les situations sont incomparables, puisque les tensions au sein du milieu médical français sont sans commune mesure avec l'ampleur de la crise sanitaire et politique du XVII^e siècle en Chine, il devient évident que tensions et crise ont favorisé la cristallisation de nouvelles expertises. C'est aux terribles désordres qui marquent la chute des Ming dans les années 1640 que Wu Youxing doit d'avoir pu, dans ses travaux sur les épidémies, remettre en question plusieurs dogmes de la tradition médicale. C'est bien parce que des groupes de médecins français, insatisfaits des réponses apportées par l'allopathie, se montrèrent curieux et attentifs aux connaissances et pratiques alternatives, que Soulié de Morant, diplomate-interprète, érudit polygraphe, a été capable, non sans remous, de s'affirmer dans ces réseaux médicaux comme le premier expert européen dans le domaine de l'acupuncture.

Pleinement conscients que ces trois expériences singulières se sont construites dans des contextes sociaux très différents, nous avons cherché une notion à même de fédérer nos discussions autour de ces trois cas : c'est la notion d'efficacité que nous avons retenue, au moins dans un premier temps. Sans écarter l'hypothèse que l'action publique de Tang Ying ait pu être jugée à partir de son impact économique, crucial pour la manufacture qu'il dirigeait et la société locale du Jiangxi, l'efficacité est apparue comme le critère qui lui a révélé sa capacité à agir dans des domaines de compétences différents, en faisant progressivement de lui un expert indispensable aux yeux de ses interlocuteurs : son maître, l'empereur, mais aussi les élites et les artisans de Jingdezhen. Malgré son échec, c'est aussi, semble-t-il, à l'aune de l'efficacité que Wu Youxing entendait invalider les savoirs antérieurs. De plus, c'est bien cette notion qui l'incita à proposer des solutions théoriques propres à justifier des thérapies inédites. Enfin, c'est encore au nom de l'efficacité qu'un groupe de médecins critiques a pour la première fois légitimé en Europe l'action de Soulié de Morant, dont le seul « diplôme » de médecine chinoise était un certificat attestant précisément sa capacité à guérir sur le terrain.

En suivant cette piste, nous avons été conduits à apercevoir une autre dimension commune dans la maturation de ces trois parcours d'experts. En s'aventurant à croiser des champs différents, en cherchant dans le même temps à légitimer de tels croisements, ces individus sont devenus des autodidactes dont la vocation était de transmettre l'expérience qu'ils venaient à peine d'inaugurer. C'est dans ce double mouvement que chacun d'eux a dû affronter l'impact social de sa propre pratique et des rationalités nouvelles qu'il venait d'élaborer. Au-delà de ses qualités personnelles, l'expert qui construit sa compétence justifie son action en rapprochant, en unifiant des rationalités différentes. On est alors tenté de penser que le système technique et idéologique

qu'il organise par ces croisements est rapidement appelé à devenir une ressource professionnelle, éthique ou politique. Ce jeu entre plusieurs rationalités, ainsi mis en lumière, représente-t-il un simple avatar, une anomalie de la constitution des savoirs et des expertises, ou bien faut-il, au contraire, y voir la condition de l'émergence d'une polarité, d'une hiérarchisation des savoirs que l'expert élabore et par laquelle il garantit son pouvoir ?

Tout en confirmant la complexité de la circulation des savoirs spécialisés, les principaux résultats de notre travail sont de deux ordres. Tout d'abord, qu'il s'agisse de la compilation d'encyclopédies techniques ou d'ouvrages savants médicaux, de la diffusion des techniques de la soie ou de la céramique, on a vu émerger des praticiens, des lettrés et des fonctionnaires. Notre état des lieux s'est ainsi fait autour d'individus ou d'ouvrages qui ont permis de cerner des milieux, propices à l'organisation de projets collectifs réunissant des groupes. Ces groupes étaient socialement hétérogènes. Dans des conditions variées, les praticiens étaient associés à des lettrés, capables de formaliser par l'écrit les connaissances techniques pour en faire des discours savants, prêts à être valorisés et transmis, quitte à passer ainsi, éventuellement, pour les seuls producteurs de ces savoirs. Ces différents niveaux de savoir-faire et de savoirs, ainsi que les différents registres d'actions qui prenaient appui sur eux ont favorisé l'émergence de réseaux, au sens où l'action des individus qui les composaient était ainsi à la fois interdépendante et découpée en séquences autonomes. Ces individus ou ces réseaux ont en partie construit leur légitimité sur ces différents registres d'actions, dont la réussite révélait plusieurs capacités : transférer et acclimater ces savoirs et ces techniques à partir de ou dans des cultures locales géographiquement éloignées, tout en les mettant au service de sphères sociales et politiques différentes, selon des objectifs intellectuels variables. C'est dans le cadre de ces constructions sociales, propres à l'accumulation et à la diffusion de chaque savoir et de chaque technique, que se sont cristallisés et reconfigurés des champs intellectuels et que se sont fixées des compétences valorisées et légitimées socialement, en impliquant des cadres institutionnels et normatifs, tant au niveau central que local.

Ensuite, si les circulations débouchent sur la construction, la reconfiguration de nouveaux champs d'expertise, les modalités de ces circulations ont aussi abouti à cristalliser des savoirs et des compétences à travers la professionnalisation de ceux qui revendiquaient ces expertises, qu'ils soient lettrés ou non. Cette professionnalisation est sans aucun doute un processus complexe, dont l'étude peut dégager utilement les conditions dans lesquelles se sont entrecroisées la circulation des savoirs techniques et celle des savoirs bureaucratiques, en fondant ainsi l'action entrepreneuriale des fonctionnaires. Manifestement, l'étude de la structuration des formes d'expertise et de pouvoir en professions a tout à gagner d'une approche historique, capable de prendre en compte divers domaines. La profondeur historique autorise la comparaison sur le temps long des processus sociaux et des contextes culturels favorables au déplacement des champs de compétences et à l'émergence de professions et de professionnels, la courte durée de l'approche biographique permet de repérer des jalons utiles pour baliser l'évolution et les contradictions du long processus à travers lequel la société chinoise bureaucratique s'est professionnalisée. Au-delà de ces deux horizons, qui dessinent de futures perspectives de recherche, il existe sans doute d'autres pistes.

Nous avons d'abord vu dans la problématique de l'expert et de l'expertise le moyen de maintenir l'unité de notre propos, malgré la diversité des pratiques spécialisées abordées par notre groupe de recherche. Il est ensuite devenu clair qu'en choisissant cette approche commune pour orienter notre travail sur les circulations, nous avons toute chance de tirer bénéfice d'un environnement historiographique favorable chez nous². La réflexion menée ici depuis plusieurs années sur les questions relatives à l'expert et à l'expertise laissait également entrevoir le moyen de relier nos objectifs aux préoccupations des historiens qui, depuis une vingtaine d'années en Chine, ont contribué au renouveau des études sur l'histoire prémoderne. Nos propres travaux sont de fait indissociables de cet élan. Non contents de confirmer la mise à distance d'une pure érudition héritée de l'histoire littéraire classique, les spécialistes de l'histoire sociale comme de l'histoire des sciences et des techniques ont été amenés à reconsidérer les schémas explicatifs du matérialisme historique. Une des questions centrales pour ces auteurs reste cependant de comprendre l'origine précoce et le rôle qu'a tenu, pour le meilleur et souvent le pire, l'organisation bureaucratique. L'histoire des savoirs spécialisés et de l'expertise, entendus dans le sens que nous venons d'esquisser, trouve ainsi naturellement sa place dans cette réflexion sur la singularité de l'histoire chinoise. Commandée par les sources écrites, l'obstination à faire de l'État un acteur central de l'organisation et de la diffusion des savoirs, un agent particulièrement efficace de l'évaluation et de la sélection des compétences permet, à l'inverse, d'offrir à tous ceux qui ici s'intéressent à l'histoire de l'expertise et à l'émergence des experts un détour fécond hors de l'aire culturelle européenne.

Christian LAMOUROUX

2. Outre les références bibliographiques mentionnées dans la présentation de la première partie de ce dossier (voir *Revue de synthèse*, n° 2, 2010, p. 161-166) on retiendra par exemple le volume dirigé par Christelle RABIER, *Fields of Expertise. A Comparative History of Expert Procedures in Paris and London, 1600 to Present*, Londres, Cambridge Scholars Publishing, 2007, et les deux numéros de *Genèses*, publiés sous la direction d'Isabelle BACKOUCHE : *Expertise* (vol. 65, 2006) et *Devenir expert* (vol. 70, 2008).